

Ma mère était réfugiée rwandaise. Elle avait fui les pogroms anti-Tutsis au début des années 1960 pour se réfugier au Burundi avec sa famille. Mon père, lui, est lyonnais. Il venait d'une histoire de guerre, son père était le fils de réfugiés espagnols qui avaient fui le franquisme. Il me disait qu'il était français mais que sa famille venait d'Espagne. Son passé me semblait lointain et sans lien avec ma situation au Burundi. Mais mon père est avant tout un grand gamin. Je l'ai toujours vu comme cela. Il avait envie de parcourir du pays, de voir du paysage alors il a pris un vélo et il a fait le tour du monde pendant des années. Il me racontait les histoires de ses traversées dessinant la géographie de ses voyages.

Au Burundi, le lac Tanganyika est important. Il était mon horizon. Dans un pays de montagnes, le regard bute souvent sur la montagne d'en face, mais le lac Tanganyika, avec ses huit cents kilomètres de long, ouvre sur une étendue que l'on peut regarder jusqu'à l'infini. Ce lac représentait un des grands mystères du Burundi. On m'avait expliqué que c'était l'endroit où se séparait l'Afrique, l'endroit des plaques tectoniques, l'endroit où il y a une faille. De cette faille du lac, j'ai compris que mon nom de famille avait une autre résonance dans la langue française. De cette faille sortaient des mythes. On racontait que les fondateurs du Tanganyika étaient si insoupçonnées que même le commandant Cousteau n'avait pas réussi à connaître la profondeur exacte du lac. Le Burundi, pour moi, est lié au lac Tanganyika.

Votre mère vous racontait-elle son histoire ?

Non, pour la simple raison que ma mère n'a pas vécu avec nous. Elle est partie en France quand j'étais très jeune. Mes parents ont échangé de pays. J'ai rencontré ma mère à mon arrivée en France. J'avais 13 ans. Cela a été difficile pour elle de partager son histoire parce que sa vie a été chahutée, douloureuse et qu'elle a toujours eu une mentalité que j'appellerais une « mentalité de réfugiée ». Cela consiste à regarder devant, à avancer parce que le passé n'a pas d'intérêt et ralentit. L'obligation de se reconstruire laisse peu de place à la transmission de son histoire, et j'étais en manque. C'est pour combler ce manque que je suis retourné au Burundi et au Rwanda pendant l'été. Ma famille avait pu s'y installer après le génocide et j'étais toujours avec un calepin et mon stylo à interroger des oncles, des cousins, ma grand-mère sur notre famille. D'où venait-on ? Quelle était notre histoire ? Parce qu'effectivement, à la maison, il n'en était pas question.

Texte 1 : Gaël Faye, entretien adapté

de l'émission *Le cours de l'histoire*

(FDH p.33 à 39, 2 extraits...)

Dossier 4

J'ai pu recomposer cette histoire pour certains membres de la famille, mais il reste des grands points d'interrogation. Je pense à mon grand-père maternel, Emmanuel. Je suis ému d'évoquer son prénom parce que pour moi, cet homme n'a pas d'histoire. Ma mère ne m'en a jamais rien dit – ma grand-mère ne voulait pas en parler non plus – et il n'y avait pas de photos. Je sais simplement qu'il est mort en 1983, j'étais déjà de ce monde, et qu'à son enterrement, il y avait trois personnes : ma mère, mon père et mon oncle Pacifique. Rien de plus. J'ai appris ensuite qu'il était couturier et qu'au moment où la famille s'était enfuie au Burundi, il n'avait pas pu y aller et s'était réfugié au Congo. C'est là-bas qu'il a eu une autre femme et a fondé une autre famille. Il pensait certainement avoir perdu la première. On se tait pour ces raisons : les douleurs et les trahisons. Certaines trajectoires de réfugiés, d'exilés sont cassées et hachurées. Cet homme a une présence particulière pour moi. On me dit que je lui ressemble, que j'ai ses gestes, que j'ai sa prosodie. À part cela, je ne connais rien de lui.

Cela fait partie de choses douloureuses à vivre, des choses mystérieuses qui me poussent à écrire, à continuer de raconter des histoires, pour peut-être, à un moment donné, découvrir des contours de ce qui n'est plus.

J'ai du mal à laisser ces vides, de peur que des opportunistes les combient de mensonges, de rancœurs ou de haines. L'histoire est rarement silencieuse alors je préfère m'en emparer pour ne pas laisser la place à quelqu'un qui vient avec ses intentions, bonnes ou mauvaises. J'ai besoin des sensations, des odeurs, des lumières. Que disait la radio à ce moment-là ? Avait-on un chien à la maison ? Quel arbre faisait de l'ombre dans le jardin ? Je n'ai rien de tout cela. Je sais qu'en 1959, il y a eu des pogroms anti-Tutsis, qu'à ce moment-là la famille qui vivait à Kigali a été envoyée dans le Bugesera, dans l'est du Rwanda. L'écrivaine Scholastique Mukasonga en parle très bien dans ses romans. On envoyait les Tutsis dans cette zone si aride que cultiver était impossible et les gens mouraient de la maladie du sommeil.

Quand ma mère se laisse aller à me raconter quelques histoires, c'est toujours la même chose : ses premiers souvenirs au camp de réfugiés dans le Bugesera. Une chose m'a toujours marqué chez ma mère : quand

elle fait la vaisselle, elle est obsédée par les petites gouttes qui tombent sur le sol de la cuisine. Quand nous nous moquions d'elle avec ma sœur, elle disait que l'on ne pouvait pas comprendre, que lorsqu'on a grandi, comme elle, dans un camp, les pieds dans la boue, l'obsession était d'avoir le sol propre. J'ai réalisé son traumatisme plus tard, en lisant les témoignages d'autres exilés, de survivants. Il réparait dans des petites phrases que ma mère laissait échapper dans notre quotidien versailles. Même loin, le Burundi était constitutif de mon être. C'est mon berceau : là où j'ai fait mes premiers pas, où j'ai vu mes premières lumières, eu mes premières sensations. Cela restera toujours mon pays d'enfance. Aujourd'hui je ne peux plus m'y rendre facilement et la plupart des gens que je connaissais n'y sont plus. Le Burundi est désormais un pays nouveau qui m'est presque étranger. C'est douloureux.

« On se tait pour ces raisons : les douleurs et les trahisons. »

Pour cette compréhension, un passeur peut aider. Je n'étais pas dans cet état d'esprit en faisant le film *Rwanda, le silence des mots*, réalisé avec Michaël Szranke. Je me disais seulement qu'il y avait une injustice et que je voulais faire un film, ou un roman, ou une chanson. Ensuite, pendant le processus de création, il m'arrive de me demander si je touche la sensibilité ou l'âme d'un autre être humain. Cela tient probablement au peu de *décho* que rencontrerait mon histoire. Depuis la France, ce que j'avais vécu semblait lointain et se heurterait à l'indifférence. Je peux dresser le même constat quand je suis au Burundi ou au Rwanda. Pour ces raisons j'ai à cœur de m'adresser à quelqu'un, même s'il est loin de l'histoire que je raconte. Une envie d'être un passeur, un trait d'union. Dans le cas de ce film, il fallait réparer une injustice. Le film suit le parcours de femmes qui ont porté plainte contre des soldats français en 2009 devant les juridictions françaises. Elles les accusent de viol durant l'opération *Turquoise*. Et depuis, l'instruction n'avance pas. En dehors d'une brève dans un journal sans photo ni prénom, il n'y a rien du tout. En faisant des recherches, on découvre six femmes rwandaises. Nous voulions réparer une injustice en commençant par leur donner un visage, en parlant de leur vie d'avant, de leur vie aujourd'hui, de leur vie pendant le génocide sans les réduire à ce rôle de victimes, qui parfois nous arrange. Elles sont plus que cela. Ce sont des femmes admirables et inspirantes, des femmes dont la vie ne se résume pas au génocide.

Avec ce film nous disons à leurs bourreaux : « Regardez, elles ont un visage, elles sont là, vivantes, elles ont une famille, elles ont un avenir, un passé. » Redonner un visage est une façon de réparer l'injustice.

Je vis avec le génocide des Turcis du Rwanda parce qu'il a emporté une grande partie de ma famille et également de la famille de mon épouse. Je suis engagé depuis plus de quinze ans dans le Collectif des parties civiles pour le Rwanda, une association française pour la justice. Je baigne totalement dans cette réalité. Si je parle parfois du génocide à un ami ici, il va me demander de changer de sujet pour parler de choses plus gaies. Moi, je n'ai pas besoin de changer de sujet pour que ce soit plus gai, le génocide fait partie de mon quotidien et ce n'est pas dérangeant d'en parler. Ce n'est pas douloureux en soi d'en parler parce que mes rêves peuvent aller ailleurs, mes cauchemars aussi d'ailleurs. Ce n'est pas le cas pour ces femmes, les survivantes qui, elles, sont bloquées au temps du génocide. Beaucoup de survivants disent qu'ils sont morts une première fois, que là ils ont une vie, mais qu'ils sont morts, arrêtés à cet endroit-là. J'ignore si je suis une approche historique en faisant ce film. Avec l'histoire j'interroge la vie des gens que je côtoie. À mes yeux, ils ne sont pas des êtres issus de la grande histoire, ils appartiennent au quotidien.

Votre parcours fait écho à d'autres génocides, à d'autres souffrances. Faut-il regarder ce qui s'est passé ailleurs pour se reconstruire ?

Je me rends compte de la pertinence de l'expression « crime contre l'humanité ». Ce n'est pas une histoire entre des Hutus et des Turcis, une histoire d'Africains comme on a malheureusement voulu la présenter, même dans des grands journaux respectables, en disant : « C'est rien d'autre que des Africains qui se tuent, s'entre-tuent à la machette parce qu'on fait cela là-bas depuis la nuit des temps. » Il n'est pas du tout question de cela. Il s'agit d'une histoire d'êtres humains, de mécanismes, de pensée politique et de stratégie politique. Il s'agit d'une histoire contemporaine et tout le XX^e siècle a été jalonné d'expériences humaines similaires au génocide de 1994. Ce que je vais dire est aussi terrible que rassurant. La multiplicité de ces expériences prouve que ce risque n'est pas propre aux Africains mais qu'il est inhérent à toute l'humanité.

Texte 2 : Gaël Faye, *Petit pays*, 2016, p. 64 à 67

À l'OCAF, les voisins étaient surtout des Rwandais qui avaient quitté leur pays pour échapper aux tueries, massacres, guerres, pogroms, épurations, destructions, incendies, mouches tsé-tsé, pillages, apartheid, viols, meurtres, règlements de comptes et que sais-je encore. Comme Maman et sa famille, ils avaient fui ces problèmes et en avaient rencontré de nouveaux au Burundi – pauvreté, exclusion, quotas, xénophobie, rejet, boucs émissaires, dépression, mal du pays, nostalgie. Des problèmes de réfugiés.

L'année de mes huit ans, la guerre avait éclaté au Rwanda. C'était au tout début de mon CE2. On avait entendu sur RFI que des rebelles – qu'on appelait le Front patriotique rwandais (FPR) – avaient attaqué le Rwanda par surprise. Cette armée du FPR était constituée d'enfants de réfugiés rwandais – la génération de Maman et Pacifique – venant des pays limitrophes : Ouganda, Burundi, Zaïre... Maman avait dansé et chanté en apprenant cette nouvelle. Je ne l'avais jamais vue aussi heureuse.

Sa joie avait été de courte durée. Quelques jours plus tard, on avait appris la mort d'Alphonse. Alphonse était le deuxième frère de Maman, l'aîné de la famille, l'orgueil de Mamie. Un homme brillant. Un ingénieur en physique-chimie diplômé des plus grandes universités d'Europe et d'Amérique. Alphonse, qui m'avait donné des cours de mathématiques et m'avait soufflé l'envie de devenir mécanicien. Papa l'aimait beaucoup, il disait : « Avec dix Alphonse, le Burundi devient Singapour en un rien de temps. » Alphonse était un premier de la classe avec l'attitude décontractée d'un cancre. Toujours à plaisanter, à chahuter, à nous chatouiller sous les bras et à embrasser Maman dans le cou pour l'embêter. Et quand il riait, Alphonse, la joie repeignait les murs du petit salon de Mamie.

Il était parti au front sans prévenir personne ni même laisser une lettre. On s'en moquait de ses diplômes, au FPR. Pour eux, c'était un soldat comme les autres. Il est mort là-bas, en brave, pour un pays qu'il ne connaissait pas, où il n'avait jamais mis les pieds. Il est mort là-bas, dans la boue, au champ d'honneur dans un champ de manioc, comme celui qui ne savait ni un ni deux, ni lire ni écrire.

Quand il avait un peu trop bu, Alphonse attrapait l'humeur mélancolique des enfants d'exilés. Un jour, comme s'il avait eu un pressentiment, il avait parlé de ses funérailles. Il avait dit qu'il voulait une grande fête avec des clowns et des jongleurs et des pagnes colorés comme au marché central, et des cracheurs de feu et des oraisons solaires et certainement pas des requiem plombants, des cantiques de Syméon ou des gueules d'enterrement.

Le jour des obsèques de tonton Alphonse, Pacifique a pris sa guitare et lui a chanté sa chanson préférée. L'histoire d'un ancien combattant qui dénonce l'absurdité de la guerre. Une chanson à l'image d'Alphonse, drôle en surface et triste dans le fond. Mais Pacifique n'a pas pu aller au bout de la chanson, ses cordes vocales ont lâché.

À présent, c'était Pacifique qui avait décidé de partir à la guerre. Il en avait parlé à Mamie. Alors ce dimanche matin, quand on est revenus de la messe et qu'on s'est mis à table, Maman n'a pas attendu pour aborder le sujet.

— Pacifique, nous sommes inquiets pour toi. Le professeur Kimenyi a contacté Mamie. Tu ne vas plus à Saint-Albert ?

— Tous les Rwandais de ma promotion sont au front. Je me prépare aussi, grande sœur !

— Tu dois attendre. Les accords de paix vont porter leurs fruits. J'étais chez tante Eusébie à Kigali il y a dix jours, ils ont de l'espoir, ils pensent que les choses peuvent s'arranger par la voie politique. Sois patient, s'il te plaît !

— Je n'ai aucune confiance dans ces extrémistes. Le gouvernement rwandais donne le change à la communauté internationale mais à l'intérieur du pays on continue d'armer les milices, d'inciter à la violence dans les médias, de commettre des massacres et des assassinats ciblés. Les politiciens tiennent des discours de haine, appellent la population à nous faire la chasse, à nous jeter dans la rivière Nyabarongo. Il faut s'organiser, nous aussi. Nous devons être prêts à combattre si les accords de paix échouent. Il en va de notre survie, grande sœur.

Les vieilles ne disaient rien. Maman avait les yeux fermés, elle se massait les tempes. La radio des voisins diffusait des chants liturgiques. On entendait nos fourchettes tinter dans les assiettes. Une légère brise remuait le rideau de la fenêtre. Avec la chaleur, une fine couche de sueur luisait sur la belle peau de Pacifique. Le morceau de bœuf qu'il mâchait crispait les muscles de sa mâchoire et je devinais ce qui ne se disait pas autour de la table, ce qui était aussi présent que les mouches qu'Ana retirait de la sauce tomate : la mort d'Alphonse.

Texte 3 : Gaël Faye, *Jacaranda*, 2024, chapitre introductif

Stella s'était précipitée dans le jardin. Elle l'avait vu s'effondrer au sol. Son ami, son enfance, son univers. Les hommes aux machettes étaient sales, luisants de sueur, satisfaits d'eux-mêmes. Elle avait poussé un cri de terreur avant de tomber à genoux dans l'herbe, la main pressée sur son ventre, le visage en feu.

Depuis ce jour, Stella est internée.

Le médecin discute avec sa mère dans le couloir de l'hôpital. Il évoque un stress post-traumatique. Sa mère laisse échapper un rire nerveux. « Cette enfant n'a rien connu de grave ni manqué de rien, de quoi me parlez-vous, docteur ? » Le médecin demande si Stella est une rescapée. Mais à peine a-t-il terminé sa phrase qu'il voit la date de naissance sur le formulaire. Elle a vingt et un ans. La mère éclate de rire – son rire que Stella aime depuis toujours, limpide, en éboulis. Elle se reprend pour ne pas contrarier le médecin et confirme calmement que oui, elle est née après le désastre.

Les nuits suivantes, Stella peine à fermer l'œil. De longs sanglots, des gémissements incessants et des hurlements parcourent le bâtiment. Dans la chambre jouxtant la sienne, elle perçoit une inquiétante agitation. Ça gratte. Ça grince. Ça crisse. Le matin, l'infirmière qui lui administre son traitement lui raconte que le patient d'à côté est un homme sans âge, interné depuis des années. La journée, il est prostré sur une chaise face à la fenêtre. La nuit, il rampe sur le sol, s'agrippe aux murs de sa chambre. Stella ne dort pas, ses angoisses reviennent, vives, acérées. Dans l'obscurité, elle fixe le plafond, guette les mouvements saccadés des geckos, reste attentive aux bruits de l'homme-cancrelat qui court le long des murs. L'hôpital est un bateau de nuit qui recueille l'humanité du fond du gouffre, les grands brûlés de l'effort de reconstruction, les éreintés des pressions familiales, les épuisés des conventions sociales, les déserteurs de la grande comédie humaine. Mais il abrite surtout ces ombres engourdies qui s'excusent d'être encore, ces âmes errantes qui vivent dans des contrées sans lumière, coquilles humaines pleines de tourments et de cauchemars impossibles à guérir.

Le médecin recommence avec ses questions. Il voudrait qu'elle parle, il veut comprendre ce qui a provoqué son état. Elle n'ose rien dire. Elle vient d'une histoire qui lui a appris à avaler ses émotions, à faire couler ses larmes dans son ventre. Le médecin insiste, Stella se claquemure. Le cœur est un secret. Comment confier à cet homme que c'est à cause de l'arbre ? De son arbre.

Son ami, son enfance, son univers.

Son jacaranda.